

ETC



D'une salle à l'autre

XI^e Festival international du film sur l'art, Montréal. Du 9 au 14 mars 1993

Jacques Lamoureux

Numéro 23, août–novembre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36111ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamoureux, J. (1993). Compte rendu de [D'une salle à l'autre / XI^e Festival international du film sur l'art, Montréal. Du 9 au 14 mars 1993]. *ETC*, (23), 26–28.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

D'UNE SALLE À L'AUTRE

XI^e Festival international du film sur l'art, Montréal. Du 9 au 14 mars 1993



Hector Guimard, un architecte et ses folies de Pascal Kané.

Comment se présentait le FIFA cette année ? Question à réponses multiples, car personne n'assiste exactement au même Festival. On y présentait 133 œuvres (films et vidéos). J'ai réussi à en voir 67 (incluant les projections de presse). Un spectateur n'assistan qu'aux séances publiques pouvait physiquement voir au maximum une quarantaine de titres et à condition de se précipiter d'une salle à l'autre !

Une situation très désagréable pour les amateurs d'art, toutes disciplines confondues. Tout au long de l'année, c'est la disette; puis soudain c'est l'abondance à excès. Pendant six jours, des productions alléchantes sont projetées dans quatre (et même cinq pour les trois derniers jours) lieux en même temps ! Comme le don d'ubiquité n'est pas très répandu, cette situation provoque de cruels tiraillements pour les aficionados.

Cent trente-trois œuvres, c'est trop. Pourquoi ne pas éliminer les plus médiocres (le quart de ce que j'ai visionné) et, surtout, refuser les vidéos dont la qualité technique est minable (couleurs hideuses ou délavées). Ainsi, on pourrait projeter plus d'une fois les œuvres de

haute qualité. Sur 133 titres, 91 n'ont droit qu'à une seule projection et très souvent, ce sont les plus intéressants. Pourquoi cette folie des grandeurs, à la Losique ou à la Chamberland ?

Cela étant dit, passons au contenu

Si l'espace le permettait, je commenterais une quarantaine de productions. Allons donc aux coups de cœur et aux... déceptions.

Hector Guimard, un architecte et ses folies de Pascal Kané s'avère le film le plus réussi du Festival (et oublié au palmarès). Un portrait du père de l'art nouveau en France réalisé avec amour et humour : présence de la Zazie du film de Malle et textes du débat du siècle, pour et contre le style Guimard, ce « délire maîtrisé en courbes ». Toujours en architecture, *Le Jardin des ombres* de François Girard déçoit : manque de rythme, fausses fins, plans de nuit étirés et abus de pixels qui devient un tic. Les édifices construits par Ernest Cormier méritaient meilleur traitement. Dommage, car Girard avait réalisé un chef-d'œuvre de sept

minutes : *Centre Canadien d'Architecture*.

La peinture se taillait la part du lion au onzième FIFA. En premier lieu, *Tàpies* de Gregory Rood (prix mérite), une incursion dans l'atelier de ce peintre dont le nom, en catalan, veut dire « mur ». Personnage passionné et secret, Tàpies voit dans la peinture non seulement les lignes et les couleurs, mais aussi la texture (il intègre ciment, sable, poussière de marbre). Une vidéo sobre et dans les teintes de bruns, comme celles des toiles du peintre.

D'admirables plans de sable ouvrent le film *Les Offrandes d'Alfred Manessier* de Gérard Raynal. Pour le peintre de l'expérience intérieure, les sables sont « éternité... silence... peau... vie ». On assiste aussi à la création de vitraux (des esquisses et maquettes à la réalisation finale). En écoutant les propos de ce peintre mystique, on pense à Messiaen : Manessier ne déclare-t-il pas que « les peintres sont des musiciens » ?

Les peintures murales ne sont pas l'apanage des Mexicains. En Afrique du Sud, les femmes Ndebele ornent les murs de leurs maisons de fresques géométriques aux splendides couleurs. Hélas, cette tradition se perd, car maintenant les Ndebele vivent dans des taudis en tôle ondulée. J'échangerais contre maints longs métrages les douze minutes des *Derniers murs de Ndebele* de Catherine Monfagon.

Le Rembrandt Research Project veut séparer le bon grain de l'ivraie : dresser un catalogue raisonné du maître hollandais en éliminant les attributions douteuses, les faux et les œuvres exécutées par ses disciples. De mille au début du siècle, on passe à 300 en 1991 ! *The Vanishing Rembrandts* de Geoff Dunlop montre les réactions des conservateurs de musées, collectionneurs et marchands d'art face à ces coups de couperet. Une vidéo qui laisse perplexe... Qui a raison ?

Joan Mitchell : Portrait of an Abstract Painter de Marion Cajori a remporté le Grand Prix du FIFA. C'est un film bien fait (produit par les incontournables Christian Blackwood Productions), mais qui ne méritait pas tant d'honneur. Ceux qui ont découvert Mitchell avec ce film en auront malheureusement une image incomplète. Le film s'attarde sur ses dernières toiles (elle est décédée en 1992) qui sont, à mon avis, beaucoup moins fortes que les anciennes, exactement comme chez Riopelle (avec lequel elle eut une liaison de 24 ans). Au cours de l'entrevue, la réalisatrice lui demande : « What do you think of when you paint ? » Elle donne une réponse sublime : « I paint ».

Les films sur la musique abondaient. Sans contre-dit, le meilleur fut *Musique de films : Bernard Herrmann* de Joshua Waletzky, un documentaire qui se regarde comme un suspense, accompagné d'un montage particulièrement dynamique. Le nom d'Herrmann n'est peut-être pas très

connu du grand public, mais les films auxquels il a collaboré se nomment *Citizen Kane*, *Vertigo*, *North by Northwest*, *Psycho*. Un sujet aride à premier abord, mais réalisé avec brio.

L'oratorio de Stravinsky *Œdipus Rex* a été présenté en 1992 au Japon. Juliet Taymor a filmé avec maestria cette production où l'aspect visuel est particulièrement saisissant : décor abstrait et costumes inspirés à la fois des statuettes de style cycladique et de la statuaire japonaise ancienne. Excellente interprétation musicale, également.

Olivier Messiaen : la musique de la foi d'Alan Benson est une longue entrevue avec ce compositeur à la foi ardente et passionnée de la nature, spécialement par le chant des oiseaux. Dommage qu'il n'ait pas été question des *Trois petites liturgies de La Présence Divine* et de son opéra *Saint-François d'Assise*.

Deux très bons portraits de chanteurs : *Cecilia Bartoli* de David Thomas et *Serge Gainsbourg : France's Secret Vice* de Peter Stuart (on voit l'éclectisme du FIFA !). Passons sous silence deux vidéos décevantes portant sur des compositeurs *The Prodigal Son*, *The Life and Work of Serge Prokofiev* de Andrei Nebrasov (trop politisées et confuses) et *The Mystery of Dr. Martinu* : les habituelles élucubrations et la psychologie à la petite semaine de Ken Russell.

Les films sur la photographie, nombreux cette année, étaient dominés par *Horst : Sixty Years and Still in Vogue* de Gerald Scarfe. Une entrevue avec celui qui a sûrement fait les plus belles photos de mode en noir et blanc : usage judicieux des accessoires et, surtout, du jeu de la lumière et des ombres. Dans un vidéoclip célèbre, Madonna s'est directement inspirée d'une photo de Horst : jeune femme avec corset, vue de dos. *Annie Leibowitz* de Rebecca Frayn présente cette éminente portraitiste (*Rolling Stone*, *Vanity Fair*) qui invente des mises en scène farfelues : David Byrne en Magritte, Whoopi Goldberg dans un bain de... lait ! On aurait cependant aimé la voir en train de travailler.

Toujours côté photo : *Eau-delà des flaques de Denise Colomb* de Valérie Gaudissart et Nancy Romero. Une émouvante entrevue avec cette vieille dame (89 ans), spécialiste de portraits d'artistes dans leur atelier et qui, à 80 ans (« quand j'étais jeune », précise-t-elle), eut l'idée de photographier des flaques d'eau à Paris. *High Heels and Ground Glass : Pioneering Women Photographers* de Deborah Irmes et Barbara Kasten s'intéresse trop superficiellement à cinq pionnières, dont Lisette Model et Gisèle Freund. *Pierre Cordier, autogramme 1991* de Marc Lobet est fascinant à regarder, mais avare de détails sur le « chimigramme » inventé par Cordier en 1956, sauf pour dire « pas de caméra, pas d'agrandisseur et en plein lumière ».



Tâpies de Gregory Rood.

En sculpture, *Moore à Bagatelle : Sculptures on the Move* de Nadine Descendre s'avère un excellent reportage sur le montage des monumentales sculptures à Paris : ouverture des caisses, travail des grues pour l'installation sur les socles. *Antonio Canova* de Giorgio di Tullio est extrêmement bien réalisé : mouvement de caméra autour des œuvres; fond noir pour bien mettre en relief la blancheur des marbres; montage rapide. *Two Autumns : the Works of Andy Goldsworthy in Scotland and Japan* de Peter Chapman : une vidéo (dont la qualité technique laissait beaucoup à désirer) qui suit ce sculpteur original en train de créer des œuvres éphémères et magiques avec des matériaux puisés à même la nature : feuilles, arbustes, galets d'ardoise.

C'est à un Anglais, Mark Stokes, que l'on doit *Joseph Cornell : World in a Box*, excellente biographie de cet artiste américain; vidéo didactique, mais jamais en-

nuyeuse. Par contre, *La Porte de l'Enfer* d'Auguste Rodin de Laurence L'Allinec et Philippe Sollers comporte un commentaire de Sollers abscons et insupportable de prétention.

JACQUES LAMOUREUX